

EMY TREGOËT

LE PARFUM DES VIOLETTES

Ceci est une œuvre de fiction. Les personnages, situations et lieux décrits dans ce livre sont des faits de l'imagination de l'autrice. Toute ressemblance ne serait que pure coïncidence.

© Emy Tregoët, 2022
emy.tregoet@hotmail.com

ISBN : 979-10-415-0176-2

Illustration de la couverture : Marie Bona

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

« *Va-t'en, ô vent, souffler près de mon bien-aimé. Touche-le et reviens vite me toucher. Je sentirai sa caresse à travers toi, et verrai sa beauté dans la lune. C'est beaucoup pour qui aime. Je peux vivre rien que de cela ; de savoir que lui et moi respirons le même air et que le sol que nous foulons n'est qu'un.* » **Ramayana**

« *Les hommes attrapent par les yeux, le reste suit.* »
Extrait du roman « L'échappée » de Valentine Goby

🎶 Playlist à écouter pendant la lecture 🎶

- ✓ *Les mots bleus* de Christophe
- ✓ *Light* de Jacob Ladegaard : musique d'Anna
- ✓ *La douceur* de Daniel Kruglov : musique de Benoît
- ✓ *Da capo* de Gavin Luke
- ✓ *Cassiopeia* de SA Karl
- ✓ *Inversion* de Gavin Luke
- ✓ *Heart made of yarn* de Franz Gordon
- ✓ *North of hope* de Gavin Luke
- ✓ *Under my oak tree* de Johannes Bornlöf
- ✓ *You are loved* de Sam Eber
- ✓ *Finir contre toi* de Nolwenn Leroy
- ✓ *Come away with me* de Norah Jones
- ✓ *Jane e Rochester* de Claudio Capponi et Alessio Vlad
- ✓ *The proposal* de George Fenton (Ever after : a Cinderella story)
- ✓ *Darcy's letter* de Dario Marianelli et Jean-Yves Thibaudet (Pride & Prejudice Soundtrack)
- ✓ *Mariage d'amour* de Paul de Senneville
- ✓ *Goodbye* de Jacob Ladegaard
- ✓ *Une fille aux yeux clairs* de Michel Sardou

À mes grands-mères, Lucie et Angèle

Prologue

Samedi 26 mars 2022

Il y avait de l'affluence à *La librairie du coin de la rue*, en ce matin brumeux de début de printemps. L'intérêt livresque suscité à la suite des confinements sanitaires de ces deux dernières années ne s'essouffait toujours pas. Le monde en proie à des troubles majeurs avait plus que jamais besoin de s'évader, en ces heures sombres.

— Bonjour, je recherche le roman « *Ce que murmure le vent* » d'Amy Harmon, je le cherche partout, mais ne le trouve pas, est-ce que vous l'avez en rayon ? me sollicita une jeune femme d'une vingtaine d'années, l'air perdu presque désespéré.

— Il me semble que nous en avons reçu une dizaine d'exemplaires, hier. Attendez-moi ici, je vais aller vérifier ça en réserve... lui proposai-je en prenant la direction du local de stockage.

Je croisai alors ma collègue Eva, une grande brune pétillante toujours de bonne humeur, qui m'intercepta d'emblée, un grand sourire enthousiaste collé aux lèvres.

— Désstresse, nous l'avons reçu !

— Oui, je vais de ce pas en chercher un exemplaire pour une cliente qui ne l'a pas trouvé en rayon... Il va vraiment falloir que je m'en occupe avant qu'on soit submergées par les demandes !

— Anna, ce n'est pas d'un livre dont je te parle, mais de ton cadeau d'anniversaire ! Le livreur t'attend en personne à la caisse...

Je me figeai immédiatement. Je recevais ce même cadeau d'anniversaire sur mon lieu de travail depuis maintenant quatre

ans et, à chaque fois, j'en étais toujours aussi émue. S'apercevant de mon trouble, Eva m'entraîna par le bras pour m'y accompagner.

C'est dans un état second que je signai le bon de livraison du coursier, n'ayant d'yeux que pour le magnifique bouquet de violettes qui trônait déjà sur le comptoir de la caisse.

— La personne qui t'offre ça tous les ans ne se moque pas de toi, en tout cas ! me fit remarquer Marine, mon autre collègue libraire, tout en me gratifiant d'une œillade entendue.

Je ne répondis pas, trop absorbée par le petit mot anonyme, joint au bouquet, que je trouvais habituellement et que je lus sans plus attendre : « *Joyeux anniversaire, ma chère Anna... n'oublie jamais que tous ces souvenirs nous appartiennent et que jamais personne ne pourra nous les prendre...* ».

PREMIÈRE PARTIE

1. Jeu de regards

Samedi 21 avril 2007

C'était un samedi après-midi comme les autres. Après une semaine de dur labeur à la serre, j'allais faire les courses avec ma mère dans le supermarché du coin. J'avais eu vingt ans le mois précédent et je vivais toujours chez mes parents, ce qui avait le don d'exaspérer ma grande sœur Hélène qui s'était mariée l'an passé et qui attendait déjà un enfant.

Elle qui avait quitté le nid familial à dix-huit ans ne comprenait pas pourquoi je n'en faisais pas autant à mon âge. La différence entre nous – et pas la moindre ! – était que je n'avais encore jamais eu de petit ami avec qui j'aurais pu envisager de faire ma vie. Ça non plus, elle ne le comprenait pas. Pour elle, « *être seule* » s'apparentait à une maladie honteuse et elle ne se gênait pas pour me le faire comprendre dès que l'occasion se présentait, ce qui m'agaçait au plus haut point.

Ma situation n'était nullement un choix de ma part, la solitude me pesait, la cause de mon célibat était simple : je n'avais pas encore trouvé la bonne personne. J'étais à un tournant de ma vie, je le savais, mais j'étais perdue dans ce monde qui s'agitait autour de moi et que j'avais du mal à saisir. Je ne parvenais pas à m'y intégrer normalement et à me fondre comme tout un chacun dans la masse, n'en retirant aucun bienfait.

Qui plus est, j'étais fragile ; à la moindre parole blessante ou au moindre regard de travers, je sortais de mes gonds, trop susceptible, trop impulsive, trop à fleur de peau. J'étais stupide. Le pire était que nul sur cette Terre ne me comprenait. Voilà ce dont j'avais besoin, de quelqu'un qui puisse me comprendre.

Ma mère et ma sœur me disaient trop secrète à leur goût et

elles n'avaient pas tort ; je ne leur disais jamais rien, ni sur mes rêveries ni sur mes relations de travail. J'étais une véritable huître.

Avec mon père et mon frère, au moins étais-je tranquille : ils ne m'importunaient jamais pour savoir ce qui se passait dans ma tête, ils me laissaient vivre et je leur en étais reconnaissante. J'avais mon petit univers à moi constitué de poèmes et de romans. Et cet univers, bien gardé et préservé des assauts extérieurs, n'en restait pas moins vulnérable lorsque mes illusions s'étiolaient au fil des épreuves que me donnait la vie. Mais je tenais à ce refuge que j'avais monté de toutes pièces.

Une interrogation formulée par ma mère me sortit de ma torpeur :

— Qu'est-ce que tu veux manger, ce soir ?

Je m'attendais à cette sempiternelle question à chaque fois que l'on faisait des courses et, comme d'habitude, je n'avais aucune réponse convaincante à lui donner. Je ne savais jamais quoi manger au dîner et, si ça n'avait tenu qu'à moi, une simple soupe aurait suffi, mais ma mère insistait toujours pour que je mange autre chose de plus copieux.

— Je ne sais pas... Je vais aller chercher quelque chose.

Le panier à la main, je décidai alors d'arpenter les rayons à la recherche d'un mets qui retiendrait mon attention. Je commençai par le rayon où se trouvaient les produits surgelés, puis me rabattis sur celui des conserves. Ma mère était partie chercher du lait, m'avait-elle dit. Lire les étiquettes ne me passionnait pas, mais je n'avais guère le choix. Finalement, je pouvais bien prendre n'importe quoi, du moment que je ne revenais pas les mains vides. Entre une boîte de cassoulet et de raviolis, mon cœur balançait, je laissai donc le hasard choisir pour moi : *ce sera toi que je mangerai...* Cassoulet.

La boîte était à ma hauteur, je tendis la main pour la saisir,

lorsque des doigts étrangers s'emparèrent eux aussi de ma boîte. Des doigts tachés de peinture et d'argile. Je tournai la tête vers leur propriétaire. Il me dévisageait aussi. C'était un homme d'une quarantaine d'années, de taille moyenne, aux cheveux châtain foncé ébouriffés et parsemés de quelques filaments argentés.

À me détailler comme il le faisait, rien ne devait lui échapper chez moi. Son regard était si profond que je n'aurais pu en qualifier la couleur. Je baissai automatiquement les yeux sur mon panier, puis sur mes doigts qui frôlaient les siens sur la boîte de conserve, et je sentis encore sur moi toute l'attention qu'il me portait. Je lâchai prise, le deviner me regarder de la sorte me troublait au plus haut point. Pétrifiée, je ne pus sortir un mot de ma bouche.

— Non, prenez-la... bredouilla-t-il en me la tendant.

Je ne pus m'empêcher de remarquer qu'il tremblait. J'étais incapable de relever à nouveau la tête tant il m'intimidait, je ne saurai dire exactement pourquoi, mais face à lui, je restai interdite, vacillante telle la flamme délicate d'une bougie.

— Vous d'abord...

J'écarquillai grand les yeux, encore ébahie d'avoir réussi à sortir un son de ma bouche, *mais pourquoi diable ne la prenais-je donc pas, sa fichue boîte, qu'on en finisse !* Mon attitude m'agaçait, je me détestais d'être et de me sentir ridicule. Une petite chose de rien du tout.

— Non, j'insiste, prenez-la.

Sa voix se fit plus douce, il devait s'apercevoir de ma stupidité et me prendre pour une demeurée. En plus de cette gentillesse dégoulinante qu'il avait dans son intonation, j'entendais une autre chose plus subtile ; de l'amusement. Ce qui avait le don de me mettre en rogne. *Il se moquait de moi, cet imbécile !* Pour qui se prenait-il ? Je n'allais pas me laisser traiter ainsi par un

inconnu !

Je relevai des yeux furibonds vers son visage, mais il n'y avait aucune pointe de moquerie sur ses traits. Ses prunelles étaient toujours figées, ne cillant même pas ; ce n'étaient plus que deux grosses billes noires qui s'attardaient sur ma petite personne.

L'arrivée de ma mère en face de moi me prit au dépourvu, je regardais désormais par-dessus son épaule gauche, ce dont il s'aperçut, puisqu'il se retourna de trois quarts.

— Ah ! tu es là, Anna ! Je te cherchais partout !

Ma mère s'arrêta de parler dès qu'elle vit qui se tenait à mes côtés. Je ne savais plus où me mettre. Qu'allait-elle encore s'imaginer ? Je crois que cet homme était tout aussi mal à l'aise. Il releva la tête vers moi en déposant dans ma main la fameuse boîte qui avait créé tant d'hésitation, puis s'en alla par le côté opposé à ma mère, après m'avoir jeté un dernier regard énigmatique. J'en frémis. Ma mère se rapprocha de moi avec méfiance.

— Qu'est-ce qu'il te voulait ? s'enquit-elle avec inquiétude.

— Oh rien... Pourquoi tu me demandes ça ? Tu le connais ?

Il se retourna une nouvelle fois vers nous, l'air déboussolé, avant de bifurquer à droite. Cet homme m'intriguait ; était-ce l'effet qu'il faisait sur tout le monde ou bien était-ce seulement moi qu'il avait réussi à mettre dans ce drôle d'état ?

— Oui, c'est le fils Mével. Son père dessinait et peignait, tes grands-parents lui avaient acheté plusieurs toiles, tu sais...

Non, je n'étais pas au courant, elle ne m'en avait jamais parlé. Si le père était artiste, le fils devait lui aussi peindre, ce qui expliquait les tâches sur ses doigts et son allure un peu bohème.

— Quel genre de toiles ?

Cet homme singulier piquait ma curiosité.

— Oh, des paysages, des animaux, des natures mortes, ce genre de choses, quoi...

— Et lui, qu'est-ce qu'il fait dans la vie ? Chimiste ?

Je ne pus réprimer le fou rire nerveux qui me tenaillait depuis ma rencontre avec lui.

— Non, pourquoi tu dis ça ?

Ma mère me jaugea avec perplexité, elle devait prendre pour folie mon accès d'hilarité.

— Je trouve qu'il ressemble un peu à Einstein, surtout les cheveux, tu ne trouves pas ?

— Qui est Einstein ?

Ma mère ne comprenait toujours pas où je voulais en venir, je décidai d'abandonner. Décidément, nous n'avions ni le même humour ni la même façon de penser. Ça ne me fit plus rire.

— C'était un physicien, laisse tomber... Alors, que fait-il ?

Je ne pouvais abandonner si tôt la conversation que j'avais délibérément orientée à son sujet. J'avais étrangement besoin de savoir qui il était.

— Il fait la même chose que son père, c'est lui qui lui a tout appris, mais à mon avis, il doit avoir du mal à boucler ses fins de mois... L'art, ça n'intéresse plus personne, de nos jours, ajouta-t-elle avec dédain.

— A-t-il repris l'affaire familiale ? insistai-je.

— Oui, il y a une dizaine d'années de cela, à la mort de son père. Bon, tu as trouvé de quoi manger pour ce soir ? m'interrompit-elle, prompte à changer de sujet.

Il était certain que j'étais allée trop loin dans mes questionnements. J'ajoutai la boîte de cassoulet au reste de nos achats dans le panier et ma mère y déposa la bouteille de lait qu'elle était allée chercher. En avisant à nouveau la boîte de conserve, je revis encore ses doigts tachés de peinture de toutes les couleurs.

Nous le retrouvâmes dans le rayon des fruits et légumes, il étudiait les végétaux avant de les choisir méticuleusement.

— Il doit peindre des fruits, tu comprends... me chuchota ma mère narquoise en pointant son menton vers lui pour me le désigner.

Je tournai la tête. Il était là, debout, à palper des pommes aux différentes variétés, comme s'il s'agissait de pierres précieuses délicates. Fascinée, je restai bêtement plantée là à le regarder, pendant que ma mère mettait un régime de bananes dans un sachet en plastique.

Il se retourna avec des Golden Smith et des Elstar dans les mains, pour les fourrer lui aussi dans des sachets. Il remarqua ma présence silencieuse et me considéra longuement, comme il l'avait fait précédemment. N'y tenant plus, je me dirigeai d'un pas mal assuré vers ma mère qui pesait les bananes sur une balance.

— Tu en as encore pour longtemps ? lui demandai-je sur un ton plus nerveux que je ne l'aurais souhaité.

— Non, j'ai fini. Qu'est-ce qu'il t'arrive ?

— Rien, je... Tu as besoin d'autre chose ?

Ma mère l'observa quitter les étals de fruits et légumes avec suspicion, puis son attention revint vers moi.

— Non. J'ai déjà tout ce qu'il faut. Allons à la caisse.

J'étais soulagée. Je ne voulais plus rester une minute de plus dans le magasin, tant le malaise me gagnait lorsque j'apercevais cet homme. Je ne saurais dire pour quelle raison le voir me scruter avec une telle intensité me dérangeait. C'était comme si je me retrouvais nue face à lui, plus vulnérable que jamais lorsque je le croisais, avec cette intuition bizarre qu'il me connaissait déjà.

C'était une sensation aussi réconfortante que désarmante, puisqu'il me faisait me sentir plus fragile, sans plus la moindre carapace. Que lui inspirais-je pour qu'il me regarde avec autant d'intérêt ? J'étais captivée par lui, mais la crainte que mon

masque ne s'étioler me laissait sur la réserve. Orgueilleuse, j'avais ma fierté, et la nécessité de garder pour moi seule mon jardin secret me poussait à prendre mes distances, par mesure de protection.

Nous trouvâmes vite une caisse libre, il n'y avait pas beaucoup de clients à cette heure-ci dans le supermarché. Je me hâtai de débarrasser le panier pour poser les produits sur le tapis. Lorsque je me retournai pour déposer le cabas en bout de caisse, je le vis à nouveau : il était derrière nous, un air attentif clairement affiché sur le visage. Je me détournai vite de lui afin de reprendre ma place initiale dans la queue, les yeux fermés pour essayer d'oublier qu'il était là, à quelques mètres de moi à peine.

L'homme se rapprocha peu à peu pour déposer à son tour ses achats sur le tapis et je n'eus de cesse de ressentir la chaleur de ses regards sur ma nuque et mes cheveux. Me retournant une nouvelle fois pour vérifier s'il continuait, il me fixa encore sans aucune honte, à croire qu'il cherchait à me dire quelque chose, à me faire passer un message.

Néanmoins, son attitude était loin d'être irrespectueuse ; il y avait dans ses traits fins une politesse, une courtoisie que nul ne pouvait ignorer. Cela semblait inné chez lui. La vulgarité n'était pas de son monde, c'était certain. Ses intentions, s'il en avait à mon égard, ne semblaient pas mauvaises, mais pour le moins inaccessibles. Il était plutôt difficile de savoir ce qu'il pensait. Il me ressemblait un peu sur cet aspect de ma personnalité.

Ma mère était sur le point de se retourner, alors j'interrompis cet échange silencieux avant qu'elle ne s'en aperçoive. Elle allait finir par se poser des questions que je n'avais nullement envie d'entendre. Je rangeai nos achats dans des sacs en bout de caisse, en accomplissant avec concentration ma tâche, puis ma mère procéda au règlement en sortant un chéquier de son sac à main similitudineux.

J'avais l'irrésistible envie de vérifier l'insupportable, alors je jouai l'indifférente et l'épiaï de biais. Il examina ma mère, puis le chéquier. On aurait dit qu'il essayait de lire le nom qui y était inscrit. Chercherait-il à savoir qui nous étions ? Où nous habitions ? Ma mère le remplit sans un mot, heureusement qu'elle ne se doutait de rien.

Il me sonda de nouveau et ma mère se retourna juste au moment où je baissai les yeux au sol. Elle afficha un sourire moqueur, amusée de s'apercevoir que cet homme avait réussi à me mettre dans l'embarras. Elle étouffa même un rire. J'étais morose. Je lui lançai un regard noir ; elle ferait donc tout pour me faire honte !

J'eus le temps de le détailler, néanmoins : il portait un jean délavé, ainsi qu'un large sweat shirt gris foncé à manches longues et taché par endroit. Mais ce n'était pas son apparence négligée que je retiendrais, c'était son regard, sa drôle de façon de m'appréhender, comme s'il cherchait à savoir ce qui se cachait derrière mon visage. *Être une bête de foire : très peu pour moi !*

Avant de quitter les lieux, les sacs dans nos mains, je lui jetai un ultime coup d'œil à la dérobée, ma mère en fit de même et il se sentit à son tour dans ses petits souliers. Je ressentirais presque de la compassion pour lui. Sitôt le dos tourné, il recommençait, je le sentais, son regard chaud me brûlant comme une flamme.

— Dis donc ! Qu'est-ce que tu lui as fait ? Il n'arrête pas de te mater ! me fit remarquer ma mère avec sarcasme.

— Arrête ! C'est n'importe quoi, voyons ! Il te connaît, non ? Si ça se trouve, il me regarde parce qu'il trouve que je te ressemble quand tu étais jeune fille...

— Ça m'étonnerait ! Non pas que tu ne me ressembles pas, mais il te regardait plutôt comme s'il attendait quelque chose de toi, comme si tu l'intéressais...

Sa voix était devenue sérieuse.

— Non, mais tu plaisantes ? Il pourrait être mon père !
répliquai-je piquée au vif.

— Tu sais, il est libre, c'est un célibataire endurci. La seule femme qu'il a aimée est partie avec un autre, elle en avait assez de sa peinture... affirma-t-elle, impitoyable le concernant.

Je la fusillai du regard, interloquée.

— Comment tu peux savoir ça ? Tu dis n'importe quoi !
bafouillai-je, troublée.

— C'est pourtant la vérité ! Je te rappelle que je connais bien sa famille.

Elle ouvrit le coffre de la voiture pour que j'y dépose nos provisions pour la semaine. J'étais chamboulée et c'était peu de le dire. Ma mère avait raison, mais je ne voulais pas l'admettre : j'éveillais son intérêt, c'était évident et cela me mettait encore plus mal à l'aise, parce que je ne comprenais pas pourquoi il prêtait attention à moi et pas à une autre femme. Je montai sans plus attendre dans la voiture côté passager, confuse.

Je n'avais encore jamais ressenti de telles sensations déroutantes. C'était si inhabituel que j'ignorais comment réagir. Ma mère démarra sa voiture et nous contournâmes le parking situé à proximité du magasin. Ce fut là que je l'aperçus ce jour-là pour la dernière fois.

Il sortait du supermarché, son cabas sous le bras, à grandes enjambées. On aurait presque cru qu'il voulait nous parler, me parler. Il semblait prêt à courir dès qu'il nous aurait retrouvées sur le parking. Il tourna la tête de gauche à droite avec espoir.

Ma mère passa devant lui avec son véhicule, le remarqua, mais ne dit mot. Je le revis encore avec cet air perdu sur le visage. Oui c'était ça, il semblait perdu et démuni, comme s'il venait de rater son train. Ses traits frustrés et renfrognés trahissaient ses sentiments. Voulait-il réellement me dire quelque chose ? Et

était-ce si essentiel pour que mon départ précipité le bouleverse à ce point ? Je me le remémorais, les bras ballants, le dos courbé, prêt à s'effondrer sur l'asphalte.



Ne supportant plus le silence régnant dans l'habitacle de la voiture, je décidai d'allumer la radio. Ma mère ne me parla pas et moi non plus. J'étais encore trop sous le choc pour pouvoir débiter des paroles intelligibles. L'image de cet homme ne cessait de défiler devant mes yeux, comme si j'avais passé trop de temps dehors à profiter du soleil. J'avais été comme éblouie par lui.

À la radio, ils passaient « *Les mots bleus* » du chanteur Christophe : « *Le vent d'hiver souffle en avril, j'aime le silence immobile d'une rencontre...* ». Je changeai illico la station, maudissant plus que tout le hasard gênant qui m'avait fait tomber sur cette chanson.

La nouvelle chanson était anglo-saxonne, tant mieux, ma mère n'en comprendrait pas un traitre mot. Je lui jetai un coup d'œil, elle semblait absente, plongée dans ses pensées, son regard scrutant la route face à elle. À quoi pensait-elle ? Était-elle en train de faire le rapprochement ?

Je tournai la tête pour contempler les arbres à travers la vitre qui défilaient à toute vitesse. Pourvu qu'elle ne remette pas le sujet sur le tapis dès que l'on serait à la maison.

Le retour se fit sans fracas. Nous déchargeâmes les courses du coffre comme à notre habitude pour les ranger dans la cuisine, bien à leur place. Elle racontait des choses banales, sans grande importance.

Puis, comme chaque samedi après-midi, nous allâmes rendre

visite à ma sœur aînée qui habitait la localité d'à côté. Nous y consommâmes un rafraîchissement et un morceau de quatre-quarts aux pommes qu'elle avait elle-même confectionné. Elle avait un ventre énorme, pourtant, il lui restait encore quatre mois à attendre avant la naissance du bébé.

Physiquement, Hélène, qui avait cinq ans de plus que moi, ne me ressemblait pas du tout. Elle était brune, avait le teint mat et les yeux foncés. Mon opposé. Tout le portrait de mon père. Côté caractère, nous nous entendions bien, sauf lorsqu'elle se mettait à me donner des leçons de morale sur la vie que je devrais mener, ce qui ne lui allait pas du tout, d'ailleurs. J'appréciai ma tranquillité, un certain équilibre, mais qu'il semblait fragile face à ses attaques !

— Alors, tu sors ce soir ? me demanda ma sœur entre deux conversations ennuyeuses avec ma mère.

— Non, me contentai-je de répondre sur un ton égal.

— Ce n'est pas comme ça que tu vas rencontrer l'homme de ta vie ! rétorqua-t-elle lourdement.

— Ah ! Mais figure-toi qu'elle l'a déjà rencontré cet après-midi même, alors que l'on faisait nos courses !

Je me mis à rougir de honte : non, elle n'avait pas besoin de me faire ça, ici, maintenant, avec ma sœur qui m'avait dans le collimateur ! Ma mère fut prise d'un fou rire qu'elle ne put plus arrêter, tandis que ma sœur écarquilla les yeux d'étonnement ; elle ne devait certainement pas s'attendre à cette réplique de cet acabit !

Il me vint une minute l'espoir que ma mère avait dit ça juste pour l'embêter et me soutenir, mais je n'y crus pas longtemps : mon célibat était comme une maladie et posait définitivement un problème de taille. Ma mère ne me défendrait pas, l'avait-elle au moins déjà fait ? Non, jamais. Elle m'enfonçait la tête sous l'eau et je ne pouvais plus respirer et remonter à la surface.

— C'est vrai ?

Hélène se tourna vers moi l'expression perplexe. Qu'elle était naïve ! Ma mère finit par calmer peu à peu son hilarité.

— Bien sûr que non ! Ne l'écoute pas, elle dit n'importe quoi, ne vois-tu pas ?

J'étais désormais écarlate, mais de colère, sentant mon poulx battre dans mes tempes.

— Ce n'est peut-être pas l'homme de ta vie, mais avoue quand même qu'avec lui, tu as une touche... ajouta ma mère, amusée par la situation, prête à tout dévoiler à ma sœur.

Sa révélation avait un goût de trahison, j'étais si blessée par son comportement que j'en restais muette.

— Une touche ? Mais avec qui ? s'extasia Hélène comme si on venait de lui annoncer la nouvelle du siècle.

Encore une fois je m'enfermais dans mon silence et m'efforçai de n'entendre aucune bribe de leur conversation.

— Le fils Mével, tu sais, le peintre... nous l'avons vu dans les rayons quand nous faisions les courses et il n'arrêtait pas de la regarder... C'est fou ! Je savais qu'il était bizarre, mais je ne l'avais jamais vu comme ça !

Ma sœur en était horrifiée.

— Non, mais c'est une blague ! Le peintre ? Non, mais c'est répugnant, il pourrait être son père ! Ce n'est pas sérieux...

Pour une fois que ma sœur pensait comme moi, je ne pouvais pas la contredire.

— Je n'en sais rien, mais tout ce que je peux te dire, c'est qu'Anna lui a tapé dans l'œil et ça, tu vois, je trouve ça plutôt drôle !

Ma mère ne put se contenir et partit dans un grand éclat de rire moqueur, limite hystérique.

— Je ne vois pas ce qu'il y a de drôle ! Au contraire, c'est flippant... Ce type est un gros pervers !

Hélène semblait écœurée à en voir la moue de dégoût qu'elle ne put réprimer. Néanmoins, elle avait raison sur un point : tout ceci était loin d'être comique.

— Voyons... Il est inoffensif, il ne ferait pas de mal à une... pomme !

Ma mère me jeta un nouveau coup d'œil lourd d'insinuation que ma sœur ne remarqua pas.

— Qu'en sais-tu ? Tu prétends le connaître, mais tu sais, les gens montrent que ce qu'ils veulent bien montrer. On ne les connaît jamais vraiment, surtout ceux qui nous entourent...

Ma sœur se tourna vers moi et c'est là que je compris toute la signification de son discours moralisateur, puisqu'il s'adressait à moi par la même occasion. Mon instinct de défense reprit le dessus et je me refermai sur moi-même pour ne pas subir les répercussions susceptibles de me faire souffrir. Je joignis mes doigts et ressentis péniblement l'ambiance électrique qui s'écrasait sur moi comme une chape de plomb.

Ma mère et ma sœur s'étaient tues, conscientes d'avoir commis des maladresses à mon égard à plusieurs reprises. Après quelques minutes d'hésitation, elles recommencèrent à cancaner comme des commères sur des connaissances communes sans me prêter attention. J'étais hors de leur monde. Je l'avais toujours été.



De retour à la maison, ma mère ne m'en reparla pas. La soirée fut paisible. Le programme était simple, presque routinier : film à la télé et roman. Je sortais peu le weekend, quelques fois j'allais au cinéma avec des copines, mais rien de plus. Je restais cloîtrée chez moi, le plus souvent. J'étais solitaire et rêveuse. J'étais

autre.

Je pris un bain juste avant d'aller me coucher vers vingt-trois heures. Harassée de fatigue, je m'assoupis rapidement, mais fis un songe troublant concernant cet homme rencontré au supermarché. Assise dans la voiture de ma mère, je revivais la scène où il avait déboulé sur le parking, tous les sens en alerte. Cette fois-ci, il m'avait finalement trouvée, slalomant entre les places de stationnement pour m'interpeller comme s'il était question de vie ou de mort, prononçant du bout des lèvres cette supplication : « *Attendez !* ».

Lorsque j'ouvris la bouche pour lui parler, aucun son n'en sortit, comme si j'avais perdu ma voix ! Ma mère, l'expression mesquine, démarra alors le moteur du véhicule afin de m'éloigner de lui, ce qui ne l'empêcha pas de me suivre des yeux jusqu'à ce qu'il ne m'ait plus dans son champ de vision. Je me réveillai en sursaut vers cinq heures du matin, avec son image encore imprimée sur ma rétine.

2. Une découverte inattendue

Après ce réveil nocturne déconcertant, je réussis à me rendormir et fis même une grasse matinée. Je me levai à dix heures et pris un copieux petit-déjeuner. Malgré ce privilège, je n'aimais pas les dimanches, monotones et tristes. Pourtant, depuis que je travaillais, j'appréciais de plus en plus cette journée de congé durant laquelle je pouvais me reposer.

Après être allée voter pour le 1^{er} tour des élections présidentielles en début d'après-midi, je randonnais avec mes parents sur des sentiers pédestres. J'aimais la nature, l'observer, et j'en étais toujours autant émerveillée. Je me posais des questions insignifiantes aux yeux de certains. Je me demandais où se cachaient les animaux de la forêt. Leur discrétion me fascinait.

Nous étions fin avril et, pourtant, il faisait chaud aujourd'hui. Le soleil nous réchauffait de ses puissants rayons. Il perçait à travers le feuillage des arbres. L'air était sec, sans une onde de vent. On aurait pu facilement se croire au premier jour de l'été. Mon père était un être calme comme moi, n'aspirant qu'à la tranquillité, passionné par la nature lui aussi et par ses secrets si bien gardés.

— Tu vois, là ? Ce sont des nids d'écureuils.

Il pointa son index en direction de trois nids suspendus, composés de feuillages, au sommet des arbres.

— Tu en es sûr ? Ça me paraît trop petit pour qu'ils y entrent !

J'étais sceptique, même si j'étais toujours prête à croire tout ce qu'il me disait ; il en savait tant !

— C'est pourtant vrai...

J'appréciais sa voix limpide comme de l'eau claire, familière et réconfortante. Ma mère nous observait tous les deux, elle

savait à quel point nous étions complices. Elle transpirait, la sueur dégoulinant sur son front en grosses perles, son teint devenu cireux.

Son état était inquiétant, je ne l'avais jamais vue si mal en point. Nous fîmes une halte au milieu de la forêt. Elle saignait du nez, à présent. Elle s'assit sur un gros rocher en se pinçant les narines, la tête en avant, astuce pour arrêter l'hémorragie.

— Tu n'as pas de mouchoir ? Le mien est déjà tout tâché...

Je fouillai mon sac à dos. Rien. Je questionnai mon père d'un simple regard, il me répondit par la négative. Nous n'étions vraiment pas prudents ni consciencieux. J'eus la bonne idée de palper les poches de ma veste. J'en avais trouvé un et je le lui donnai sans plus attendre.

Dans l'autre poche, il y avait aussi quelque chose de plat, mais d'assez épais pour que je puisse le déceler : une carte ? Surprise par cette découverte, je m'en emparai avidement. C'était un petit carton blanc et rectangulaire s'apparentant à une carte de visite classique. Je le retournai pour voir de quoi il était question. Les mots me sautèrent aux yeux instantanément et me paralysèrent sur place : « *Benoît Mével, artiste peintre et sculpteur – 3 rue Paul Verlaine* ».

Ce fut à mon tour de blêmir. Je me retournai vivement pour ne plus faire face à mes parents, certaine qu'ils m'auraient posé des tas de questions sur ma réaction, toutes embarrassantes, ça va sans dire. Ma mère décela tout de même mon changement rapidement, rien ne lui échappait.

— Il y a un problème, Anna ?

Je fourrai la carte au fond de ma poche, puis leur fis face à nouveau comme si rien ne s'était passé, comme si je n'avais pas trouvé cette carte, *sa carte*, et comme si je ne l'avais pas lue. Je leur souris bêtement.

— Non...c'est juste l'odeur du sang qui m'insupporte... Rien

de grave, ne t'inquiète pas...

Au ton nerveux que j'employais, je ne réussis à la convaincre qu'à moitié.

—Bon, on y retourne ? Il faut qu'on la termine, cette randonnée, ce serait tout de même dommage de s'arrêter en si bon chemin !

Mon ton plus enjoué incita mes parents à m'écouter sérieusement et nous reprîmes la marche là où nous nous étions arrêtés. En silence. Les pensées s'entrechoquèrent dans ma tête comme des quilles renversées par une boule de bowling.

Comment cette carte avait-elle pu atterrir dans l'une de mes poches sans même que je ne m'en aperçoive ? Je m'en voulais de n'avoir rien vu, rien senti, d'avoir raté cet épisode la veille au supermarché. Comment avait-il fait pour me la glisser ni vu ni connu dans ma veste ? Et pourquoi me l'avait-il donnée ?

J'étais abasourdie, comme si je venais de recevoir un coup sur la tête. Je ne comprenais pas. Des images de la veille me revinrent en mémoire tour à tour : ses mains sur la boîte de cassoulet (qui, d'ailleurs, n'avait toujours pas été consommée), ses regards persistants qui me rendaient toute chose, sa présence dérangeante à la caisse derrière moi.

Alors que je restais figée sur ce dernier souvenir, j'eus le déclic : ce fut à ce moment précis qu'il avait dû opérer avec la plus grande discrétion, c'était à ce moment-là qu'il avait dû avoir l'idée de me laisser ses coordonnées et qu'il avait délibérément fait glisser ce petit bout de papier dans la poche de ma veste.

Je le revis observer le chéquier de ma mère quand elle le remplissait pour régler nos achats ; *notre adresse*, c'est ce qui l'intéressait pour nous retrouver, me retrouver. Mais pourquoi ? Je frissonnai, ma sœur avait peut-être raison finalement sur son compte : peut-être avait-il de mauvaises intentions à mon égard ?

Je me mordis les lèvres pour tenter de chasser cette pensée

malsaine de mon esprit. Je ne pouvais pas le croire, ce n'était pas quelqu'un de malhonnête, je ne lisais aucune once de méchanceté ou de cruauté sur ses traits et je me trompais rarement sur les gens, mais après tout, je ne le connaissais pas suffisamment pour le juger objectivement.

Mes parents et moi arrivâmes enfin à la voiture. Depuis la découverte de cette carte, je n'avais pas sorti une seule parole, pourtant, mon cerveau tout entier était en ébullition. Je pensais trop et heureusement que mes parents n'avaient pas le don de lire dans ma tête, certainement qu'ils en seraient devenus sourds à force de m'entendre tergiverser. Parfois, j'avais des doutes, pas au sujet de mon père, mais de ma mère.

— T'es bizarre, ça ne va pas ? m'interrogea-t-elle en fronçant les sourcils suspicieusement.

— Non. Tout va bien, juste un peu fatiguée... Il fait chaud... j'ai hâte de rentrer pour me reposer.

— Combien de kilomètres a-t-on faits ? demanda ma mère à mon père, occupé à farfouiller dans sa poche pour en sortir la clé de sa voiture.

— Pas loin d'une dizaine...

Il déverrouilla nos portières pour que nous puissions grimper dans sa vieille R25 blanche. Son carrosse. Une adorable épave qui avait le même âge que moi. Bien assise à ma place à l'arrière, je tâtonnai encore une fois la poche dans laquelle se trouvait l'impensable. Une trace de lui qu'il m'avait laissée. Un prénom, un nom, une adresse, ce qui définissait ce qu'il était et le lieu où on pouvait le trouver. Ce rêve percutant la nuit dernière et maintenant, cette carte...

Mais qu'attendait-il de moi ? Jamais personne ne m'en avait demandé autant, jamais personne ne m'avait donné autant d'importance. Le pouvoir était entre mes mains. Mais qu'en faire ? Avais-je au moins envie de l'utiliser ?



Même lorsque mon frère Damien et sa copine Céline vinrent nous rendre visite, je ne cessai d'y penser, n'écoulant que distraitemment leur conversation.

— Tu travailles demain ? m'interrogea-t-il, toujours à côté de la plaque me concernant.

— Oui, je commence à huit heures.

Tous les regards étaient braqués sur moi, j'étais ailleurs et j'en avais conscience.

— Tu as eu de la chance de trouver du travail à deux pas de chez nous, fit remarquer ma mère à qui je devais le piston à la serre.

Je décidai de l'ignorer.

— Et le permis, c'est pour quand ?

Mon frère qui s'intéressait à moi ? C'était une première ! Ma sœur avait dû lui parler de moi avec inquiétude.

— Bientôt. Il me reste une dizaine d'heures de leçons de conduite, mais vu mon niveau, je crois que j'aurai besoin d'un peu plus...

Ma mère tiqua.

— C'est quand, ta prochaine leçon ?

— Mardi à dix-sept heures quinze. Ma monitrice viendra me chercher à la sortie du travail et me ramènera ensuite à la maison.

Je travaillais du lundi au vendredi à la serre de 8h du matin jusqu'à 17h heures le soir. De bonnes journées en perspective.

— Et toi, Céline ? Depuis combien de temps as-tu le permis ?

La question de ma mère ne m'était pas destinée, mais le reproche était éloquent : je n'avais à mes vingt ans pas encore le permis pour pouvoir être autonome, ajoutant à cela que je n'avais pas de petit ami, j'étais une ratée. Une fille qui inspirait plus de

pitié que d'envie.

— Deux ans.

Et elle avait mon âge. Mon frère de trois ans mon aîné sortait avec une ancienne camarade de classe de ma promotion de seconde que je n'appréciais pas du tout. C'était une peste, une mielleuse. Je n'avais jamais pu la sentir, je n'y pouvais rien, même si je faisais des efforts à présent qu'elle faisait quasiment partie de la famille.

Elle vivait avec mon frère depuis un an dans un petit appartement situé non loin de la maison et avait trouvé un poste d'hôtesse de caisse à mi-temps, dans le supermarché où la veille nous avions, ma mère et moi, fait nos courses. Encore une fois, je ne pus m'empêcher de repenser à Benoît Mével et à sa carte toujours fourrée dans la poche de ma veste, désormais accrochée à la patère du porte-manteau dans l'entrée.

— Anna aurait dû le passer plus tôt, tout aurait été plus simple pour trouver du travail... Elle n'est pas sûre d'être gardée à la serre, même si nous y avons des relations...

Son insinuation me fit bondir, elle venait de piétiner mon amour-propre.

— Tu sais très bien que je ne pouvais pas le passer quand j'étais à la fac, je n'en avais pas le temps, je rentrais trop tard le soir pour pouvoir m'y consacrer...

Après l'obtention de mon Bac, je m'étais engagée dans une fac d'histoire et j'avais échoué la tête la première dans ce broyeur infernal. Il y a un an encore, je prenais le car le matin pour m'y rendre et le soir pour rentrer chez moi, les trajets faits de nombreux détours m'exténuaient et une fois rentrée chez moi, je n'avais plus la force de réviser mes cours. J'arrivais juste à temps pour le dîner. Cette année avait été un échec cuisant.

La copine de mon frère esquissa un sourire d'une cruauté humiliante. Ma situation précaire la ravissait, elle ne supportait

pas que je la dépasse, d'ailleurs au lycée, elle était jalouse lorsque j'avais les meilleures notes de la classe en Français. Je me détournai d'elle rapidement, ses piques régulières ne m'offusquaient plus.

Même si un jour, elle devenait officiellement ma belle-sœur, je ne l'accepterais jamais en tant que telle. Je n'avais que du mépris pour elle, mais je cachais ce lourd sentiment sous un masque d'indifférence perpétuelle. Ni mes parents ni mon frère n'étaient au fait de mon antipathie pour Céline, c'était pour ainsi dire « notre petit secret ».

Ma mère leur proposa de rester dîner avec nous, mais ils refusèrent, elle surtout. Ma présence gênait, son souhait était que je parte vivre ailleurs pour lui laisser de la place. Ma relation avec elle m'insupportait, notre inimitié était réciproque. Voilà notre unique et seul point commun. Et c'était largement suffisant, car cette fille vulgaire ne me ressemblait en rien.

Au moment du coucher, je me levai pour aller récupérer la fameuse carte dans ma poche. Mes parents regardaient la soirée spéciale électorale à la télé dans leur chambre, ils ne pouvaient donc pas m'entendre. Je rejoignis mon lit à pas de loup et me glissai sous les draps. J'observai d'un peu plus près la carte à la lumière de la lampe. Elle était simple, son caractère classique, tout ceci était bien trop formel venant d'un artiste comme monsieur Mével.

Je le percevais excentrique avec ses cheveux en fouillis sur la tête, j'aurais même dû retrouver des taches de peinture et d'argile sur ce petit bout de papier qu'il avait touché. Tout était parfait au lieu de ça, ce qui n'allait pas avec le personnage un brin négligé. Voulait-il faire bonne figure pour m'inciter à le revoir ? Mais allais-je le revoir ? Je m'en sentais incapable, maladroite et timide, je ne comprenais pas la raison d'une quelconque visite de ma part. Rien n'avait de sens, pas plus cette carte que l'idée de

mon initiative idiote.

Après tout, cette carte n'était qu'une publicité pour le faire connaître, lui et sa boutique, pourquoi je croyais tellement à l'hypothèse qu'il s'intéressait à moi ? C'était ridicule. J'avais des choses beaucoup plus importantes dans ma vie que sa carte à la noix. Un travail, par exemple, qui m'attendait le lendemain matin à huit heures tapante. Je regardai mon radio-réveil ; il était déjà vingt-deux heures trente. Je vérifiai mon alarme une toute dernière fois et m'obligeai à fermer les paupières. Je m'endormis rapidement après avoir rangé la carte dans un des tiroirs de ma table de chevet. Aucun rêve ne vint perturber mon sommeil, cette fois-ci.



Mon réveil sonna à six heures quarante-cinq. Je pris mon petit-déjeuner en vitesse, ainsi qu'une douche, et me maquillai légèrement dans la salle de bain, avant de finir de m'habiller dans ma chambre. Je me préparai pour aller travailler à la pépinière située à deux kilomètres de chez moi. C'était le même refrain chaque matin et ma mère n'avait que ce mot à la bouche : la serre par-ci, la serre par-là, j'y avais droit à toutes les sauces... J'y étais depuis quatre mois à peine, ma mère m'avait déniché ce boulot grâce à un collègue auxiliaire de vie.

Le frère de ce dernier était un horticulteur qui avait monté son affaire depuis deux ans, d'immenses serres où l'on cultivait des dizaines de variétés de fleurs et de légumes. Le collègue de ma mère avait donc gentiment pensé à moi en soumettant ma candidature à son frère. Son besoin en main-d'œuvre m'avait permis d'y être embauchée sans expérience. J'aimais bien y travailler, cela m'occupait l'esprit et les mains. Mais cette

facilité de recrutement m'embarrassait.

Je devais ce travail à ma mère, à son collègue et au frère de ce dernier. J'étais donc devenue leur obligée. À une seule personne, cela aurait encore pu passer, mais pas à trois ! Ma mère se sentait encore plus redevable que moi vis-à-vis de son collègue, s'arrangeait avec lui pour lui prendre des heures et lui récupérer des patients particulièrement exigeants. Et moi, je n'avais rien fait d'autre que d'accepter le travail que l'on m'avait donné, ce qui contrariait ma mère, à qui d'ailleurs je n'avais jamais vraiment dit merci. J'étais une fille ingrate, je le savais. Je ne méritais pas tout ça. « *Une enfant gâtée* », disait-elle amèrement en me toisant.

Qu'aurais-je pu faire de plus ? Coucher avec le patron, peut-être ? Comme ça deux problèmes auraient été résolus d'un seul coup : mon célibat et ma redevabilité excessive. Je n'aurais pas pu faire ça, même si, j'en suis sûre, cette option aurait satisfait ma mère. Mais Thomas Ramier était marié et avait déjà deux enfants. Il était hors de question que je me rabaisse à ce genre de pratique.

Au départ, ça me faisait rire d'entendre les collègues comparer son nom de famille avec le pigeon du même nom pour que je puisse m'en souvenir plus facilement, mais finalement, je m'y étais habituée. La bizarrerie, on s'en moque dans un premier temps, puis au fur et à mesure on l'accepte et on finit même par trouver ça normal. Je payais ma dette en travaillant dur et, lorsqu'on me proposait de faire des heures supplémentaires, je ne refusais jamais. Je ne pouvais pas me le permettre. Je voulais ne plus rien devoir à personne.

Il allait faire beau aujourd'hui, je décidai alors d'y aller à pied. Lorsqu'il pleuvait, mon père m'accompagnait avec la camionnette de son entreprise avant d'aller travailler, il était maçon et mon frère travaillait avec lui. J'embrassai ma mère sur

la joue avant de quitter la maison, mon père était déjà parti. Je longeai les habitations en pierres du village. J'habitais en campagne, les pieds dans la boue quasiment toute l'année. Les bottes étaient donc un accessoire indispensable en toutes circonstances !

Après quelques minutes de marche, j'arrivai enfin à destination. *La serre* comme on l'appelait – ou plutôt les serres, puisqu'elles étaient assemblées les unes aux autres pour ne former qu'un grand ensemble impressionnant – avait été installée dans un champ de plusieurs hectares appartenant à cet ex-agriculteur, réorienté dans la culture de végétaux. C'est un de ses cousins qui avait repris la suite de l'exploitation, mais qui lui avait tout de même cédé un peu de terre pour développer son affaire.

J'essayai mes belles bottes bleues sur le paillason de l'entrée avec vigueur, puis rejoignis directement le vestiaire pour enfiler ma tenue : une veste polaire anthracite, un tablier vert et des chaussures de sécurité. Les hommes et les femmes étaient indistinctement réunis.

Après quatre mois passés ici, je ne connaissais pas encore tous les prénoms, mais il y avait davantage d'hommes que de femmes ; une trentaine d'hommes pour une dizaine de femmes travaillant pour monsieur Ramier.

J'avais moi-même intégré un groupe dynamique composé de trois jeunes femmes comme moi : Maud, Nathalie et Elodie. Très soudées, nous nous entraidions lorsque l'une d'entre nous était dans le pétrin. Une vraie petite armée. Un groupe de jeunes garçons n'arrêtait pas de nous chercher constamment, de vrais machos, ils s'appelaient Cédric, Alexandre et Freddy.

Personnellement, aucun d'entre eux ne me plaisait. Freddy avait une petite préférence pour Maud, Cédric un penchant pour Nathalie tandis qu'Alexandre n'avait d'yeux que pour moi, mais

j'étais indifférente et il avait fini par abandonner la partie à grand regret.

Depuis peu, il avait rencontré quelqu'un et j'en étais soulagée. Au moins me laisserait-il tranquille, désormais. Je les saluai amicalement tous les six dans le vestiaire avant de m'engager dans la vaste serre. Toutes les lumières des néons étaient allumées, la luminosité du jour encore faiblarde et brumeuse, à cette heure-ci de la matinée. Elodie arriva en courant derrière moi, me hélant depuis la porte du vestiaire. Je me retournai.

— Tu as oublié tes gants sur le banc ! m'indiqua-t-elle avec douceur.

Des trois filles, c'était celle que je préférais. Nous nous entendions bien toutes les deux, ayant à peu près le même caractère posé et taciturne.

— Oh ! Quelle étourdie ! Merci !

Elle me les tendit avant d'enfiler les siens. Les cinq autres de la bande vinrent nous rejoindre.

— Tu commences où, aujourd'hui ? me demanda Maud qui s'était maquillée d'une façon plus marquée qu'à son habitude.

— Elle est avec moi ! s'exprima derrière moi Nathalie, ravie que l'on travaille ensemble pour entamer la journée.

Nous débutions la matinée par la composition de bouquets qui étaient par la suite vendus à des enseignes commerciales. Les deux chefs d'équipe me dépassèrent, l'un d'entre eux tapa dans ses mains ; c'était Nicolas, le plus redoutable.

— Allez ! Tout le monde au travail ! À vos postes !

Il ne parlait pas, il hurlait. Nous accourûmes à travers la serre pour rejoindre le poste qui nous avait été attribué sur le tableau à l'entrée. L'autre chef, Patrice, était plus calme, il ne perdait jamais son sang-froid, même lorsque de grosses bêtises pouvaient être commises. Agréable et discret, un ami de Ramier, disait-on.

Les tâches de la serre étaient variées, nous devions donc pour cela être polyvalents et nous adapter à tous les postes, sans exception. Certains semaient des graines et plantaient des boutures à l'intérieur comme à l'extérieur des serres dans les parcelles de champs, d'autres prenaient soin de chaque plante en l'arrosant, en la taillant, en la pouponnant pour la rendre la plus belle possible et surtout en bonne santé. Ces activités demandaient beaucoup de temps du fait de la nombreuse quantité de variétés, un suivi constant allant du semis jusqu'à la maturation.

Au bout de la chaîne de production, il y avait le remplissage des cagettes de fruits et légumes destinés à la vente. Je travaillais dans un cadre agréable, un vrai jardin d'Éden dans lequel se côtoyaient des espèces provenant du monde entier, un véritable dépaysement. Un envahissement de flore exotique en pleine ruralité bretonne.

La cueillette était ardue, c'était la tâche que j'appréhendais le plus, car elle épuisait les corps les plus résistants. Je préférais composer les bouquets de fleurs, les manipuler, laisser leur odeur m'enivrer. Je m'assis sur un tabouret pour couper les tiges avec un petit sécateur, j'en rassemblai plusieurs pour en faire un ensemble harmonieux, puis les enroulai d'un film plastique et d'un élastique pour faire tenir le tout.

Les tiges des fleurs étaient trempées dans d'énormes seaux remplis d'eau disséminés autour de nous pour y avoir accès facilement. Ce travail était réservé principalement aux femmes, les hommes se contentaient de venir nous réapprovisionner régulièrement en fleurs, en élastiques et en film plastique. C'était un poste délicat où la minutie et la patience en étaient les atouts maîtres.

Alexandre ramenait sur un chariot tout le matériel nécessaire pour que nous ne manquions de rien, Nathalie, quant à elle, assise

près de moi, fabriquait elle aussi avec concentration des bouquets avec des roses, de la gypsophile et des lys. Le silence régnant autour de nous, je me mis soudainement à penser à cet artiste rencontré deux jours plus tôt. Cela me perturbait et pourtant, je ne pouvais m'en empêcher, son regard s'était gravé dans ma mémoire et revenait me hanter lorsque je m'y attendais le moins.

En voulant attraper de nouvelles tiges dans un seau, je le fis tomber. Toute l'eau se déversa par terre sous les regards médusés des collègues et du chef Nicolas.

— Bravo ! Quelle maladresse ! Allez, ramassez-moi tout ça ! ordonna-t-il en criant dans ma direction.

Alexandre s'approcha de moi pour remettre le seau et les fleurs en place ainsi que pour éponger l'inondation provoquée par ma seule personne. J'étais rouge de confusion. Le chef vint me voir et se posta près de moi, impitoyable. Mes genoux se mirent à trembler et des dizaines de paires d'yeux étaient rivées sur moi ; tous attendaient ma punition certaine.

— Vous dormez encore, mademoiselle Vautier ? siffla-t-il, mécontent.

J'évitais soigneusement de le regarder. Les autres paraissaient gênés d'avoir à assister à ma remontrance, mais ils ne pouvaient ignorer la scène se déroulant sous leurs yeux.

— Alors ? Qu'avez-vous à dire pour votre défense ? insista-t-il lourdement.

Je me sentis piégée.

— Je suis désolée... Je ne recommencerais plus... murmurai-je, la voix cassée par l'émotion, la bouche sèche.

À ce moment-là, je sentis une seconde présence à côté de moi, c'était Patrice. Il venait d'arriver au moment de mes excuses.

— Que se passe-t-il, ici ? demanda-t-il à Nicolas.

— Mademoiselle Vautier a fait une bêtise et elle vient de s'excuser. Elle m'a promis qu'elle ne recommencerais pas, n'est-

ce pas, mademoiselle Vautier ?

Je levai des yeux humides vers lui, prête à pleurer à chaudes larmes, mais je me retins, c'eut été se rabaisser encore plus face à lui. Il fallait que je sois forte et lui tienne tête.

— Vous m'avez bien entendue. Je n'ai pas fait exprès et je ne recommencerai pas.

Ma voix devint plus grave, plus affirmée.

— Mais loin de moi de mettre en cause votre bonne foi, mademoiselle Vautier, loin de moi... ricana-t-il, sardonique.

J'étais furieuse et je réussis même à le lui montrer en soutenant son regard pendant quelques secondes, puis il s'éloigna sans un mot en compagnie de Patrice.



Les choses reprirent leur cours normal, personne n'osa m'en reparler, jusqu'à ce que je fonde en larmes dans le vestiaire pendant la pause.

— Je suis désolée pour tout à l'heure, Anna...

Nathalie vint s'asseoir près de moi sur le banc en passant un bras autour de mes épaules pour me consoler.

— Que se passe-t-il, ici ? Ça ne va pas, Anna ? Pourquoi tu pleures ? s'inquiéta Maud en fonçant droit sur nous.

Elle s'assit elle aussi près de moi, attendant patiemment que je lui réponde.

— C'est Nicolas, le chef, je m'en suis pris plein la tête avec lui, ce matin...

Les larmes reprirent de plus belle, je n'arrivais plus à me calmer ni à dompter ces traîtresses.

— Qu'est-ce qui lui a pris ? s'étonna-t-elle.

Comme je ne répondis pas, Nathalie le fit pour moi, ayant été

aux premières loges de ma déchéance.

— Anna a renversé un seau de fleurs rempli d'eau et il était juste à ce moment-là dans les parages...

Elles me dévisagèrent prudemment pour jauger ma réaction, je préférerais ne pas les regarder.

— Aïe ! Ne t'inquiète pas, Anna, tu n'es pas sa première victime. Ce type est un sadique, il ferait tout pour achever les gens sous ses ordres, mais ne te mine pas va, demain tout sera oublié, tu verras... me rassura Maud.

— Ouais, tu parles, ça m'étonnerait !

Mes larmes avaient cessé de couler et enfin, je pouvais à nouveau parler sans hoqueter. Leur soutien m'apaisait.

— N'y pense plus ! Allez, viens, on doit y retourner, la pause est déjà terminée...

Les deux filles se levèrent en même temps pour aller se préparer et moi, je restai là, immobile, comme tétanisée. Elodie passa sa tête par l'embrasure de la porte et me sourit gentiment, comme s'il s'agissait d'une invitation à la rejoindre. Je ne pus résister à tant de bienveillance et y retournai.

Jusqu'à midi, je mis des tomates dans des cagettes en carton. J'aperçus Thomas Ramier avec Nicolas et Patrice et je ne pus m'empêcher de m'inquiéter. J'étudiai tour à tour leurs réactions pour m'assurer qu'aucun d'entre eux ne parlait de ma mésaventure. Je n'étais pas très rassurée, j'avais sûrement eu une place de choix dans le compte-rendu de Nicolas. Ce dernier était prêt à tout pour entacher ma réputation, j'étais désormais dans sa ligne de mire et j'en avais douloureusement conscience.



Rentrer manger chez mes parents pendant la pause déjeuner m'apparut alors comme une bouffée d'oxygène, une échappatoire à mon humiliation. J'avais une demi-heure d'évasion devant moi et j'avais bien l'intention d'en profiter un maximum avant de rejoindre mon lieu de torture. Mais c'était sans compter sur ma mère qui, dès que j'apparus au seuil de la porte, m'interrogea sur mon travail matinal à la serre. Un rite. Une corvée.

Je détaillai une à une mes occupations en passant sous silence ce qu'il m'était délicat de me rappeler, puis m'installai à table. Ma mère nous avait préparé une omelette au jambon accompagnée de petit-pois et de carottes. Nous mangions en silence avec comme seul bruit de fond le son de la télévision allumée sur un jeu.

— Tu ne devineras jamais qui j'ai vu, ce matin ! me lança ma mère subitement sans que je m'y attende.

Je sursautai. Sa spontanéité me déconcertait toujours, elle jubilait. Comme elle ne cracha pas le morceau, je l'y encourageai, c'est d'ailleurs ce qu'elle attendait de moi à chaque fois. Elle aimait être sollicitée, le pouvoir de savoir ce que les autres ignoraient encore, rien de plus agaçant.

— Qui ?

Je m'attendais à l'évocation d'une de ses amies, rien d'exceptionnel.

— Le fils Mével !

Je sursautai derechef à l'annonce de son nom ; je l'écoutai dorénavant d'une oreille plus attentive.

— Alors que j'étais avec madame Barentin en ville pour l'aider à faire ses commissions, je l'ai vu à un étal avec sa mère, une vieille femme qui a un don de voyance, on l'appelle d'ailleurs « *la sorcière* » parce qu'elle est très bizarre et qu'elle fait peur à tout le monde.

Ma mère arrêta soudainement son récit pour avaler un morceau d'omelette. Mes jambes ne tenaient plus en place, je commençais à m'impatienter.

— Et alors ? Pourquoi me parles-tu de ça ?

Je pris un air faussement détaché pour lui faire comprendre que je m'en moquais éperdument. Il n'en était rien. Je brûlais d'impatience de connaître la suite.

— Il choisissait encore des fruits, figure-toi, sa mère l'accompagnait derrière lui comme un petit chien, elle regardait les gens autour d'elle avec une attention un peu trop démonstrative, ils prenaient tous peur à son approche et puis elle est venue me voir pour me parler de la pluie et du beau temps, et lorsqu'elle t'a évoquée, son fils lui a ordonné de se taire et l'a tirée par le bras. Il paraissait furieux, je ne sais pas pourquoi, c'était étrange, il semblait mal à l'aise, tu parles ! Depuis le temps que je la connais ! Je ne m'en suis nullement offusquée, non, il ne voulait pas qu'elle me parle et j'ignore pourquoi...

Elle avait un air perplexe sur le visage, vexée qu'il n'autorise pas la vieille femme à la fréquenter, comme si elle était une pestiférée. Ce qu'il n'avait pas fait avec les autres, pour quelle raison ? Est-ce parce qu'il ne connaissait pas « *ces autres* » et qu'il se souciait peu du jugement qu'ils pouvaient porter sur sa mère ? Je ne comprenais pas son geste, moi non plus.

Ma mère venait de dire qu'il lui avait intimé de se taire lorsqu'elle s'était mise à parler de moi. Pourquoi ne pas l'en avoir empêchée plus tôt ? Cela aurait été plus sensé. Quoi qu'il en soit, il fuyait ma mère.

— Qu'a-t-elle dit sur moi ?

— Que tu te sentais actuellement un peu perdue, mais que tu allais très bientôt savoir ce dont tu as envie, qu'une personne allait te redonner foi en la vie...

« *Foi en la vie* » rien que ça ! Quelle était donc cette personne

qui allait m'ouvrir les portes de mon futur ? J'en riais intérieurement, n'y croyant qu'à moitié, ce n'était après tout que des sornettes de bonne femme sans importance, pourtant, elle paraissait me connaître sans même m'avoir déjà vue – un peu comme son fils, d'ailleurs –. Et si tout ce qu'elle m'avait prédit allait réellement se passer ? Je l'espérais au fond de moi, mais en même temps, j'essayais de ne pas trop y croire pour ne pas en être déçue, si cela ne se produisait pas.

— C'est tout ce qu'elle t'a révélé sur moi ?

— Oui, ensuite son fils est intervenu pour lui demander d'arrêter de m'importuner et de me laisser tranquille, ce qu'il n'avait pas fait avec les autres personnes présentes. Si maintenant, il m'empêche de discuter avec sa mère !

Je ne pus m'empêcher d'en rire, elle en rajoutait toujours. Ma légèreté la contraria.

— Tu ne me crois pas, c'est ça ?

— Mais si, je te crois ! C'est juste que je ne pensais pas que ça te blesserait à ce point...

— Oh ! Je m'en remettrai, ne t'inquiète pas !

Ce ne fut que lorsqu'elle m'adressa un sourire que je compris qu'elle me disait la vérité. Je n'osais pas lui demander si elle croyait à ses dires, même si l'envie de le faire me brûlait la langue, je me tus. Elle se leva pour fourrager dans le frigo et ramena deux yaourts dans ses mains.

— Merci, murmurai-je lorsqu'elle m'en tendit un.

— Tu as vu monsieur Ramier, ce matin ?

C'était un roi, personne ne pouvait l'égaler, elle lui faisait d'ailleurs régulièrement des éloges excessifs.

— Oui, brièvement.

— Tu l'as salué comme il fallait, j'espère ?

Elle me rappelait aigrement combien j'étais son obligée.

— Oui, comme d'habitude, marmonnai-je sans m'emporter.

Toutefois, l'énigme Mével me perturbait trop pour que je me mette en colère contre quiconque.

— Ça veut dire quoi, « *comme d'habitude* » ?

— Je le dis à haute voix. Pourquoi ? Tu t'attendais à ce que je lui fasse une révérence ? pouffai-je en fermant les yeux.

Elle grimaça.

— Anna, je ne voudrais pas être pénible, mais tu sais ce que tu lui dois à lui et à son frère...

Elle était lasse de me le rappeler à chaque fois.

— ... et à toi aussi, par la même occasion. Oui, maman, je le sais et je ne risque pas d'oublier, ne t'inquiète pas !

Je débitais mon monologue comme un écolier récitant une leçon, ce qui déplut fortement à ma mère qui n'était pas décidée à croire en ma crédibilité.

— Tu ne l'oublies pas ? Ce n'est pourtant pas l'impression que tu me donnes... Laisse donc ton orgueil de côté quelques minutes pour aller le remercier comme il se doit et qui sait, il te gardera peut-être définitivement.

À croire selon elle que j'étais une fille ingrate. Mais qu'attendait-elle de moi ? Que je me mette à genoux et lui baise les pieds devant tout le monde ? Me donner en spectacle était loin d'être ma spécialité, j'en avais eu la confirmation il y a quelques heures à peine. Et puis, je ne souhaitais pas avoir un contrat à durée indéterminée, j'aimais l'idée que ce job ne soit que temporaire, cela me donnait du courage et l'envie de bien faire. Je ne me voyais pas faire ça toute ma vie, contrairement à ma mère et ce point de vue nous différençait.

— Je n'ai pas besoin de le lui dire, il le sait déjà, ce n'est pas une question d'orgueil, mais de délicatesse... Mais que veux-tu que je fasse de plus ?

— Lui montrer ta reconnaissance, par exemple.

— En faisant quoi ? Tu ne veux tout de même pas que je lui

fasse des propositions indécentes ? Il est marié, je te rappelle, et jamais je ne pourrais me rabaisser à de telles pratiques ! lui expliquai-je fermement, en affichant clairement un air écœuré pour ne point lui cacher mon opinion.

— Ce n'est pas ce que je te demande...

— ... quoi, alors ? Je travaille dur huit heures par jour toute la semaine, n'est-ce pas suffisant pour toi ? C'est là tout ce qui m'est demandé dans mon contrat, je n'ai donc rien à accomplir de plus, non, je ne vois pas... Je ne vois pas ce que tu veux que je fasse de plus pour payer ma dette !

Mon audace me surprit moi-même, ces mots étaient sortis naturellement de ma bouche, sans effort de ma part, sans aucun éclat de voix. Ma mère me regardait, outrée par mes paroles, entrouvrit les lèvres pour répliquer, mais elle abdiqua, impuissante à me faire changer d'avis.

J'avais gagné, elle ne m'en reparla plus jusqu'à mon départ pour la serre. Je m'étais affirmée auprès d'elle et avais clarifié ma position, j'en étais soulagée. J'avais plus de force en moi que j'aurais pu le penser.



Dès que j'arrivai dans le vestiaire un peu avant treize heures, Alexandre m'aborda.

— Ça va ?

Qu'il était gêné, le pauvre, tellement qu'il en était écarlate !

— Oui, je vais mieux, rassure-toi.

Il se gratta nerveusement la nuque.

— Tant mieux. Je suis navré pour tout à l'heure, tu sais... Si j'avais pu, je t'aurais défendue, mais...

— Ne t'en fais pas, je comprends, le coupai-je avant qu'il ne

me délivre les raisons de son inaction.

Il me gratifia d'un sourire aimable avant de s'éloigner. Tandis qu'il me lorgnait toujours, Maud le bouscula. J'étouffai un fou rire nerveux ; *je rêvais ou il recommençait à éprouver des sentiments pour moi ?* Maud s'excusa auprès de lui et vint s'asseoir sur le banc pendant que je me préparais. Elle était déjà prête.

— On dirait que tu lui fais toujours autant d'effet ! me fit-elle remarquer avec perspicacité en ricanant.

— Je pensais pourtant qu'il avait rencontré quelqu'un...

— Oui, mais l'un n'empêche pas l'autre, il est toujours amoureux de toi, ça crève les yeux !

Et son affirmation judicieuse ne me rassurait pas. Elle avait raison sur toute la ligne et cela me mettait extrêmement mal à l'aise, car je n'avais jamais partagé ses sentiments. Je me détestais de le faire souffrir par mon indifférence sentimentale à son égard.

— Je ne comprends pas pourquoi il persiste, j'ai l'impression que mes explications n'ont eu aucun effet sur lui !

Je me plaignais, irritée de devoir me répéter inlassablement. À croire que mon entourage était sourd comme un pot.

— Les amoureux n'entendent que ce qu'ils veulent, tu verras quand ça t'arrivera...

J'ouvris de grands yeux vers elle qui minaudait d'un air espiègle.

— Je ne veux pas être amoureuse. Qu'ils sont bêtes, les amoureux, quand on y pense !

Maud prit pour elle ma critique et croisa ses bras sur sa poitrine.

— Ne dis pas ça ! Ça t'arrivera comme tout le monde et ce jour-là, tu comprendras ce que c'est !

Elle se leva d'un bond, je l'avais vexée, elle était devenue

d'une froideur stupéfiante. Je tournai la tête et me mordis l'intérieur de la joue. Tout allait de travers, aujourd'hui. Je m'assis un instant sur le banc à l'endroit même où elle avait été cinq minutes plus tôt. Je regardai l'horloge accrochée face à moi ; il était déjà l'heure, je devais y retourner.

Je passai l'après-midi à semer plusieurs graines de fleurs dans le champ jouxtant la serre et à ramasser les fruits mûrs du jour. Je me réconciliai avec Maud, qui passa l'éponge sur ma bévée, et croisai Alexandre plusieurs fois, mais évitai soigneusement de lui rendre ses regards intimidés. Cela n'aurait fait qu'empirer la situation dans laquelle j'étais sérieusement empêtrée.

Je rentrai chez moi à pied avec mes bottes dégoulinantes de boue. Ma mère n'était pas encore rentrée de son travail, mon père non plus, d'ailleurs. Je m'affalai dans le canapé du salon pour regarder la télévision. Il n'y avait rien d'intéressant. Mon père rentra, puis ma mère. Je mis la table pour le dîner. Ma mère ne me posa pas de questions sur le boulot, le sujet était devenu tabou et ça m'allait. Je me couchai vers vingt-trois heures, après avoir regardé un mauvais film à la télé et lu quelques pages d'un roman d'Amélie Nothomb nommé « *Acide sulfurique* ».